

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

DECEMBRE 1872

(AVEC L'APPROBATION DES SUPERIEURS)

~~~~~  
VINGT-QUATRIÈME NUMÉRO  
~~~~~

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU NOUVEAU-MONDE

30, RUE ST. GABRIEL

—  
1872

RAPPORT

DE

L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

DECEMBRE 1872

(AVEC L'APPROBATION DES SUPERIEURS)

~~~~~  
VINGT-QUATRIÈME NUMÉRO  
~~~~~

MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DU NOUVEAU-MONDE

30, RUE ST. GABRIEL

1872



# APERÇU SUR LES MISSIONS D'ORÉDON

PAR UN ANCIEN MISSIONNAIRE.

(SUITE)

*A Sa Grandeur l'Evêque de Montréal.*

MONSEIGNEUR,

Après avoir fait beaucoup voyager dans des lettres précédentes nos bienveillants lecteurs, tantôt dans d'énormes montagnes, et à travers les précipices et les rivières : tantôt dans les contrées si souvent escarpées des côtes de la Mer d'Ouest, nous sommes cette fois-ci heureux de pouvoir offrir à leur attention bienveillante le récit de travaux apostoliques un peu moins laborieux, bien que non moins soutenus ; et à leurs regards le tableau de pays moins infortunés et d'un aspect attrayant, souvent enchanteur.

Il y a dans le Bas Orédon trois riches et magnifiques vallées ; lesquelles sont situées entre deux majestueuses chaînes de montagnes parallèles ; l'une à l'ouest, c'est la magnifique rangée de la côte du Pacifique, (Coast-Range ;) l'autre à cent milles de distance, à l'est, c'est la grandiose chaîne des Cascades, avec ses trois monts éclatants par leurs brillantes couronnes de neiges éternelles. †

\* Voir, pour ce qui précède, les Nos. 17e 18e et 20me de nos Annales.

† Ce sont les monts Hoods, Jefferson, et Diamant, hautes de 14 à 15 mille pieds, à distance égale de 50 milles les unes des autres. C'est un spectacle toute à la fois ravissant et curieux pour les gens surtout élevés dans les pays froids, que de contempler toute l'année durant, de sa porte ou de sa fenêtre, ces éclatantes blancheurs sur des monts voisins, tandis que dans la vallée où vous êtes on ne voit presque jamais de neige.

Ces trois superbes vallées sont celles du Willamette, des Umpquas et de Jacksonville. Celle du Willamette, large d'environ cent milles, et profonde de cent cinquante du nord au sud, a pris le nom de la jolie rivière qui l'arrose, le Willamet, l'une des branches principales du beau fleuve Colombie. Immédiatement au sud de cette dernière viennent les deux charmantes vallées des Umpquas et de Jacksonville, qui en sont séparées, comme aussi entre elles-mêmes, par deux petites chaînes de montagnes transversales reliant entre elles les deux grandes chaînes est et ouest dont nous venons de parler. \*

1o *Mission du Sud de l'Orégon* : L'aspect tout particulièrement agréable et enchanteur de ces deux dernières vallées du sud de l'Orégon, est tout à fait propre à réveiller en l'esprit du voyageur le moins disposé, les goûts les plus prononcés pour le romantique. Ces délicieuses contrées sont à la vérité des plus pittoresques, et par leurs riches et nombreux vallons, tous sillonnés par de charmantes petites rivières, ou de limpides ruisseaux ; et aussi par leurs mille et une collines toujours verdoyantes, et seulement ombragées de chênes rares et comme artistement plantés, qui offrent un coup d'œil à la fois bizarre et charmant que la main de l'homme ne saurait imiter. A les admirer, on croirait que le Créateur en décorant de ces nobles arbres des plages aussi majestueusement accidentées, n'avait en vue que de protéger de son soleil quelque fois trop ardent, tous ces riches pâturages et les nombreux troupeaux qui les habitent.

Le climat y est, à peu de chose près, aussi beau et aussi délicieux que celui de la Californie, *cette Italie* de l'Amérique du nord. On y assure même que l'abondance et la qualité des fruits, tels que pêches, raisins, poires, pommes,

---

\* On est à y construire un chemin de fer de plus de cent lieues, lequel est déjà en opération et reliera dans un an toutes ces belles vallées au riche pays de la Californie, et aussi avec le grand chemin de fer du Pacifique. Alors les voyageurs et les missionnaires se rendront à cet autre bout du monde sans descendre des chars, en une semaine, trajet de quinze cents lieues.

abricots, etc., etc., l'emportent sur ceux produits par cette dernière contrée si fameuse néanmoins sous ce rapport.

On admire également la qualité supérieure des céréales et de tous les autres végétaux qui y croissent avec abondance. Les cultivateurs néanmoins, vu la distance de la mer, et la grande difficulté de transporter les grains, s'adonnent surtout à élever de nombreux troupeaux.

Ils y sont encore invités par l'immensité de leurs terres qui ne contiennent jamais moins de six cents arpents, et souvent mille et quinze cents ; lesquelles, souvent encore, sont avoisinées par d'autres terres du gouvernement, plus montagneuses et non concédées, servant à tout le monde comme d'immenses communes. Aussi, c'est chose ordinaire que de voir un habitant posséder 25 à 30 cheveaux, 50 à 100 bêtes à cornes, 200 à 300 moutons, 50 à 100 porcs, etc.

Dernièrement on y remarquait, entre autres, quelques américains demeurant non loin les uns des autres, et possédant, chacun, six à sept mille brebis. Ces deux vallées du sud de l'Orégon forme un carré de près de cinquante lieues ; la population, qui s'augmente très rapidement chaque année, n'est encore que de vingt cinq mille âmes, se composant d'Américains, d'Irlandais, d'Allemands, de Français, d'Anglais, de Chinois, etc., etc. Et sur ce nombre, répandu sur cette immense étendue de pays, à peine compte-t-on mille à douze cents catholiques, trois chapelles ou églises, et un seul missionnaire ; c'est le courageux et dévoué M. F. X. Blanchet, neveu des vénérables évêques d'Orégon et du Territoire de Washington ; sa résidence est Jacksonville, chef lieu du district, charmante petite ville de 1,500 à 2,000 âmes, très prospère et bien bâtie, comme le sont d'ailleurs toutes les petites villes ou villages de ces nouveaux pays. C'est en cette ville aussi que depuis quelques années déjà les vaillantes Sœurs des S. S. noms de Jésus et de Marie, dont le zèle et le dévouement admirables sont si hautement reconnus par toutes les missions de l'Orégon, ont su par de très grands sacrifices, établir à ce poste reculé, une florissante académie pour l'éducation des jeunes filles. On ne saurait se faire une idée des grands et heureux résultats que produit la saine et salutaire éducation donnée par nos

Sœurs au milieu même de ces population dont la grande majorité est encore protestante ou infidèle.

A cet immense secours de l'éducation des filles pour l'avancement chrétien de sa mission, le zélé missionnaire a voulu joindre encore, en l'établissant, le bienfait d'une école catholique pour les garçons ; laquelle école il protège et soutient par toute espèce de sacrifices, ne dédaignant pas même souvent d'y enseigner en personne. C'est ainsi que le missionnaire en ces nouveaux pays est quelque fois soumis à de laborieuses nécessités qui sembleraient en quelque manière gêner son Saint Ministère. Mais hélas ! c'est afin que les maximes sacrées de l'évangile soit un peu solidement imprimées dans des jeunes âmes ; lorsque, autrement, tout ferait craindre qu'elles n'en fussent à jamais privées. Ce pénible devoir qu'impose une extrême charité, s'exerce surtout pendant la saison de l'hiver, lorsque les voyages sont devenus difficiles et souvent même dangereux à cause du gonflement des rivières et des torrents qui par fois brisent et emportent les ponts et les chaussées. Ce n'est qu'une ou deux fois l'année que le missionnaire peut parcourir et visiter les différents camps des mines d'or, d'argent, et de cuivre, où sont employées quelque mille personnes, ainsi que les nouvelles colonies qui sont déjà établies dans toutes les directions de cet immense territoire. Il visite de même de temps à autre, à trente lieues de là, une nombreuse réserve d'Indiens, Klamaths, qui, jusqu'à présent ont encore été peu évangilisés. Il y a aussi à ce même poste une garnison militaire dans laquelle se trouve un certain nombre de soldats catholiques.

Voici ce qu'écrivait l'un de ces braves militaires, après la visite du missionnaire, l'automne dernière.

“ Tous les cœurs catholiques de notre petite brigade ont  
 “ été singulièrement réjouis, lorsque mercredi soir, 25 Oct.,  
 “ le Rév. Père Blanchet, missionnaire de Jacksonville,  
 “ arriva à notre camp. Pleins de joie et de reconnaissance  
 “ envers la divine Providence pour une visite aussi précieuse  
 “ et aussi rare, nos militaires se hâtèrent de préparer  
 “ une salle assez spacieuse qu'ils réussirent à assez bien  
 “ décorer, y érigèrent un décent petit autel. Et jeudi matin,

" et les deux jours suivants nous eûmes l'extrême bonheur  
 " d'entendre la sainte messe. Et à chaque service nous  
 " pouvions juger, à la tenue respectueuse et recueillie de  
 " ceux qui priaient, combien la reconnaissance et la joie  
 " animaient tous les cœurs. Pendant le court espace de  
 " temps que le Rev. Père a passé au milieu de nous, il a  
 " eu la joyeuse consolation de recevoir dans le giron de  
 " l'Eglise quelques nouveaux membres, et de ramener au  
 " bercail plusieurs brebis qui en étaient depuis assez long-  
 " temps égarées. Tous ceux qui le purent, se sont appro-  
 " chés avec empressement des sacrements de notre sainte  
 " religion. A la fin de la courte mission, le sacrement de  
 " baptême a été administré aux nouveaux membres et à  
 " plusieurs enfants.

" Avant son départ, une offrande de cent trente dollars  
 " fut déposée dans la main du bon Prêtre, pour marque de  
 " reconnaissance, et comme devant l'assister dans sa longue  
 " pérégrination.

" Le Rév. Père exprima d'une manière franche et bien  
 " sentie, toute sa reconnaissance, se montrant très touché  
 " de la bonté et des égards avec lesquels l'avaient reçu  
 " l'officier commandant du Poste, le capitaine Jackson,  
 " Premier de la Cavalerie des E. U., ainsi que les autres  
 " officiers de la Garnison parmi lesquels ne se trouvait  
 " cependant qu'un seul catholique."

D'après cette réception si franchement cordiale du mis-  
 sionnaire au Fort Militaire des Klamaths, on a une idée  
 générale de toutes les autres, dans ses nombreuses courses  
 apostoliques. C'est toujours avec une nouvelle joie et un  
 même bonheur que ces pauvres catholiques, isolés et  
 délaissés, pouvons-nous dire, dans un aussi vaste pays,  
 reçoivent chaque année, leur Prêtre Missionnaire. Peu  
 importe la condition ou la nationalité; dans ces circons-  
 tances extrêmes on se sent invinciblement et du fond du  
 cœur tous frères. Les protestants eux mêmes se montrent  
 pleins d'égards et d'admiration pour des travaux aussi  
 apostoliques. Ils acceptent avec grand plaisir l'invitation  
 qui leur est souvent faite par leurs voisins catholiques de  
 venir prendre en la compagnie du Prêtre le dîner de la fête.



Ils y avouent souvent et sans peine qu'ils ne croient pas leurs précheurs capables d'un tel dévouement ni de pareils sacrifices.

Nous répéterons ici, en terminant la première partie de cette lettre, ce qui a déjà été dit ailleurs, que le missionnaire semble oublier tous ses labeurs et ses fatigues par la seule pensée des consolations et de la joie qu'il porte et procure au sein de tant de familles chrétiennes dispersées et qui ne reçoivent qu'annuellement ces immenses bienfaits de notre sainte religion.

Nous avons la promesse de recevoir pour nos Annales, de ce généreux missionnaire du sud de l'Orégon, une lettre bien remplie, laquelle fera connaître bon nombre de traits édifiants, entre autres celui de la peste, ou picotte noire, qui ravagea sa ville, il y a quelque temps passé. Les ministres protestants prirent tous la fuite. Le prêtre seul resta fidèle à son poste, s'y multipliant selon les besoins. Les quatre Religieuses de cette mission fermèrent alors leur académie pendant trois mois, et prodiguèrent indistinctement leurs soins charitables, et aux catholiques comme aussi aux protestants, sans craindre le danger de la contagion. Une telle conduite de générosité et de dévouement les établit bien haut dans l'estime de tous ; et bon nombre de conversions à notre sainte religion en furent le résultat dans la suite, sans compter ceux qui demandèrent le baptême avant d'expirer. Mais je laisse à ce digne apôtre le soin de les raconter.

(A Continuer.)

## MISSIONS DE LAPONIE.

---

Circulaire de M. DUMAHUT, Missionnaire Apostolique en Laponie, adressée aux Catholiques du Diocèse de Montréal, précédée de la lettre de MGR. BOURGET recommandant le dit Missionnaire.

---

### LETTRE DE MGR. DE MONTRÉAL.

Nous soussigné, Evêque de Montréal, attestons que M. Claude Dumahut, Prêtre, Missionnaire en Laponie, est régulièrement et hautement recommandé par le Rév. B. Bernard, Préfet Apostolique de la Norvège, et député par lui pour faire une collecte, pour bâtir une eglise dans sa mission qui est très pauvre et sans aucunes ressources.

Nous attestons de plus que Son Eminence le Cardinal Barnabo, Préfet de la S. Congrégation de la Propagande, a, dans sa sollicitude, signalé aux fidèles du Royaume Britannique, les graves besoins de cette mission lointaine.

En conséquence, nous ne pouvons nous dispenser de recommander le dit M. Claude Dumahut à toutes les âmes charitables de cette ville et du diocèse, en les invitant instamment à contribuer à cette excellente œuvre qui ne pourra qu'attirer sur nous tous les plus abondantes bénédictions du Seigneur.

En foi de quoi, Nous avons signé la présente à Montréal.

IG., EV. DE MONTRÉAL.

---

" Annoncez l'Évangile à toute créature."

S'il est une gloire dont un peuple catholique doit être fier et puisse se vanter à juste titre, c'est sans doute la propagation de l'Évangile, cette vérité sainte qui, selon

l'expression des saints livres, *élève les nations et les rend heureuses.*

Mais cette parole divine ne doit pas rester concentrée dans un pays, une nation, un peuple : toute la terre sans exception est appelée à participer aux heureux effets qu'elle produit. "Prêchez l'évangile à toute créature," nous dit le Sauveur.

C'est donc pour obéir à cet ordre du divin Maître, que des prêtres de toutes les nations abandonnent chaque jour, ce qu'ils ont de plus cher, patrie, parents et amis, pour aller au prix de bien des sacrifices, et au péril même de leurs jours, planter la croix de Jésus sur des plages lointaines au milieu de peuples qui ne le connaissent pas, ou qui pour suivre leurs penchants déréglés, ont voulu se conformer à la doctrine des novateurs.

Les cinq parties du monde ont été évangélisées. L'Asie, l'Afrique et l'Amérique, dans presque toute leur étendue, comptent depuis longtemps déjà des missions florissantes, même des diocèses que l'on peut proposer comme modèles aux pays de l'ancien monde, quoique favorisé déjà de la vraie foi depuis des siècles antérieurs. La Germanie a toujours eu depuis la réforme des zélateurs de la religion catholique. Le Danemark et la Suède ont reçu depuis près d'un siècle des missionnaires qui, par de saints efforts, cherchent à regagner, de jour en jour, ce que la religion de nos pères a perdu par la propagation de l'hérésie luthérienne. En un mot, presque toutes les peuplades de la terre, possèdent ou du moins voient, de temps à autre, des prêtres catholiques intéressés à leur bien spirituel. Un peuple du nord paraissait cependant avoir échappé jusqu'ici à cette conjuration sainte, dont le but est de renverser l'autel de l'hérésie et du paganisme : c'était le peuple lapon rendu inaccessible par ses frimas et ses neiges éternelles !

La divine Providence avait néanmoins ses vues de miséricorde sur ce pauvre peuple abandonné au milieu de ses steppes horribles, et l'heure de la délivrance venait de sonner.

C'était l'année où le dogme de l'Immaculée Conception

de Marie avait été promulgué à la face de l'univers entier. Le Souverain Pontife, l'immortel Pie IX, parcourait en esprit, au pied des saints autels, les différents lieux de la terre, où la bonne nouvelle avait été apportée : il lui semblait que la bonne semence était répandue partout avec plus ou moins d'abondance, quand venant à reporter son esprit aux régions arctiques, il vit avec douleur que les pays au-dessus du cercle polaire n'avaient pour la plupart encore reçu aucun missionnaire. Cette partie de la vigne du Seigneur ne pouvait rester plus longtemps inculte. Sa pauvreté, son dénûment, au point de vue temporel, les difficultés de la nature à surmonter, ne firent qu'enflammer davantage le zèle du pontife missionnaire. La rigueur des hivers au milieu des glaces éternelles ne devait pas empêcher d'obéir à l'ordre suprême " Prêchez l'évangile à toute créature."

Si, dans l'intention d'obtenir quelque résultat passager, le négociant ou le chasseur intrépide, se soumettent à bien des privations, et ne reculent pas même devant l'idée d'aller planter une tente temporaire sur des terres inhospitalières comme celle du Groënland et du Spitzberg, celui qui a reçu la mission de porter la nouvelle de l'évangile se refuserait-il donc en vue des récompenses éternelles, de fixer sa demeure dans des lieux qui présentent les mêmes dangers à affronter ?

L'établissement d'une mission au pôle nord fut dès lors résolu, et quelques mois après, le sol de la Norvège et de la Laponie se sentait foulé par l'envoyé de Pie IX, c'était un prêtre polonais. Le pays norvégien se montra bienveillant à son égard le long de la côte, et le Lapon ouvrit sa tente à cet étranger qui lui donnait des images saintes et d'autres objets de piété qui contribuèrent beaucoup à diminuer la crainte et la peur naturelle qui font le caractère distinctif de ces peuples presque entièrement séparés de tout contact avec d'autres êtres humains.

A son retour à Rome, le missionnaire visiteur fit part de ses impressions au Pape et au Collège de la Propagande. Le pays de la Laponie lui avait paru montagneux et aride ; la nature y était bien avare des dons qu'elle accorde avec

prodigalité à d'autres lieux plus fortunés. Le nouvel habitant de ces régions devait s'attendre non seulement à lutter contre les bêtes fauves de ces déserts, mais encore plus contre le climat inhospitalier. Néanmoins, dans l'intérêt de ces peuplades du nord, il fallait affronter les dangers; la pensée de Pie IX devait s'exécuter, et la mission fut érigée sous le nom de "Mission du Pôle Nord." L'Iceland, le Groënland, les Iles Féroë, les Shetland, les Orcades et même les régions situées au nord de la Baie d'Hudson furent rattachées à ce même district, qui fut confié au prêtre visiteur qui en devint premier administrateur, sous la dépendance toutefois de la Propagande de Rome.

Le nouveau préfet partit aussitôt pour la France dans le but de s'adjoindre des aides pour son œuvre apostolique. Quelques ecclésiastiques français, entr'autres M. l'abbé Bernard, du diocèse de Reims, se joignirent bientôt à lui. Les nouveaux voyageurs passèrent par l'Allemagne où quelques nouveaux confrères consentirent à les suivre. Ils firent voile pour la Laponie Norvégienne, et s'établirent à l'embouchure d'une petite rivière dans la vallée d'Alten, par le 78° de latitude nord, près d'un village habité en partie par des Lapons et des Finlandais immigrés.

Les premières difficultés que présente l'étude des langues du pays étant surmontées, les missionnaires se mirent de suite à l'œuvre, et avec la grâce de Dieu, quelques conversions s'opérèrent, et ainsi s'établissait le premier noyau d'une station catholique, au grand dépit des ministres protestants luthériens, qui voyaient avec peine la conversion de quelques Norvégiens près de la résidence des Lapons.

Avant d'augmenter le nombre des stations en Laponie, le préfet apostolique désireux de prendre possession de tout son vaste district, envoya, quatre mois après l'arrivée, M. l'abbé Bernard en Iceland, pour y ouvrir une station. A la même époque, deux prêtres se dirigeaient aussi vers les îles Féroë dans le même but. On obtint quelques conversions, mais les résultats jusqu'ici n'ont pas été bien considérables, car les lois n'accordent pas la liberté religieuse pleine et entière. Les îles Shetland, les Orcades et le comté

de Caithness, en Ecosse, virent aussi quelques stations catholiques s'établir; celle du Groënland était projetée, on avait fait quelques démarches, mais à cause du manque de ressources pécuniaires, elle fut différée; et n'a pas été établie encore.

Sur ces entrefaites, le premier prélat apostolique résigna le fardeau qu'il avait pris, sa santé se trouvant trop affaiblie par les travaux de sa charge, et Mgr. Bernard fut chargé de cette mission naissante qui, à sa demande, fut divisée en trois parties. Le Groënland, l'Iceland et les îles Féroë comme dépendances du Danemark, ont été rattachés à la préfecture apostolique de Copenhague.

Cette ville assez importante compte aujourd'hui deux églises catholiques dans son enceinte. Le pays voit aussi bon nombre d'autres stations s'établir dans les centres principaux.

Le deuxième démembrement de la mission du pôle nord, les îles Shetland, les Orcades, et le comté de Caithness, en Ecosse, a été attaché à la juridiction apostolique du nord de l'Ecosse. Cette partie nord des îles Britanniques, l'Ecosse, comprend trois vicariats apostoliques qui, grâce au nombre toujours croissant des catholiques, seront probablement érigés en diocèses, Glasgow, au sud, devant être la résidence de l'archevêque.

Enfin, le troisième démembrement de cet immense district des régions polaires, la Laponie, fut joint à la Norvège dont elle est la province la plus septentrionale, et forma dès lors un district séparé qui compte aujourd'hui près de trois millions d'habitants.

Grâce à ces dispositions très-sages issues de la cour de Rome, les forces furent dès ce moment plus concentrées, plusieurs autres stations s'établirent le long de la côte de Norvège et dans les localités où il y a des catholiques immigrés on bâtit des chapelles, comme à Bergen et Fredrikshad. Pendant les deux dernières années qui viennent de s'écouler, nous avons été à même d'agrandir l'école de la station principale de la Laponie à Tromso, et il m'a été donné d'ouvrir aussi une petite chapelle à Hammerferst, la ville la plus septentrionale de l'Europe, à deux journées et

de mi-seulement du Spitzberg, et sur la même latitude que la Sibérie, là où les misérables polonais, victimes de la tyrannie et du despotisme, vont le plus souvent accompagnés de leurs évêques et de leurs prêtres, expier au milieu de travaux pénibles, sous un ciel des plus rigoureux, le crime d'être catholiques.

Eh bien ! chers amis, vous que l'amour des âmes anime, permettez à un pauvre missionnaire de ces hautes latitudes de venir de son exil volontaire solliciter, une fois en passant, votre charité bienveillante en faveur de ces peuples dépouillés de tous les biens de la fortune et de la nature, et auxquels il a voué son existence.

Mgr. Bernard, mon supérieur, vient de me confier une charge bien pénible à remplir.

Il faudrait, pour le plus grand bien de la mission, que nous pussions établir une station centrale, où les jeunes ecclésiastiques qui se consacrent au service de la mission, pourraient apprendre les 3 langues du pays, et où aussi les indigènes que Dieu semblerait appeler à la vocation ecclésiastique, pourraient faire leurs premières études. Une église dans la même localité, qui est d'une certaine importance, est également nécessaire pour attirer la population luthérienne.

Mais les ressources pour cette œuvre où sont-elles ?

Elles dépendent entièrement de la charité des fidèles que le Sacré Cœur de Jésus (auquel l'église sera dédiée) saura exciter pour cette cause sainte.

Mon espoir ne sera pas confondu malgré la difficulté des temps ; c'est ce que me disait un vénérable évêque, en m'accordant, avec une bienveillance extraordinaire, la permission de solliciter les aumônes des fidèles. Le bonheur de ceux qui contribueront à cette œuvre par excellence de la sanctification de pauvres âmes abandonnées aux extrémités de la terre, consistera en une satisfaction et joie de conscience qui ne manque pas d'être l'apanage de ceux qui accomplissent une œuvre si chère au cœur de Jésus.

En outre, les missionnaires de chaque station s'engagent à réciter, tous les jours, des prières spéciales pour tous les

*bienfaiteurs; et toutes les semaines, une messe au Sacré-Cœur et à la Ste. Vierge sera célébrée dans ce même but.*

Les bienfaiteurs défunts participeront aussi à une messe de *Requiem* qui sera célébré, pour eux tous les mois.

## DESCRIPTION SUR LE PAYS.

La Laponie dans l'extrême nord de la péninsule scandinave, s'étend entre le 64° et le 71° latitude nord et le 34° et le 41° longitude. C'est un pays très montagneux; certains pics s'élèvent jusqu'à 6200 pieds. Il y a un grand nombre de lacs et de fleuves qui sont en été une grande ressource pour les Lapons. La température est plus égale sur les côtes que dans l'intérieur du pays, où l'hiver y est d'une effroyable rigueur, 38 à 40 Réaumur. Aussi, l'habitant du pays est toujours revêtu de peaux de rennes (genre caribou.) Cet animal est la plus grande ressource que la Providence aie mis entre les mains de ce misérable peuple; c'est lui qui le transporte avec une assez grande vitesse sur de petits traîneaux de deux pieds et demie de long; son lait et sa chair fournissent une nourriture assez bonne, qu'ils prennent sans pain. La neige fondue sert de boisson.

Pendant les longues nuits de l'hiver qui dure neuf mois, ils s'occupent de chasse et de pêche sur les lacs où ils pratiquent des ouvertures dans la glace. La nuit la plus longue dure deux mois et demie. L'obscurité y est mitigée par la clarté extraordinaire de la lune et des étoiles, et par des aurores boréales qui sont d'une magnifique splendeur. Pendant l'été il y a un jour de près de quatre mois, et pendant le mois de juin le soleil ne disparaît pas au-dessus de l'horizon. La chaleur est quelquefois assez forte, mais ne suffit pas pour faire mûrir le grain. Les fruits de quelque nature qu'ils soient, sont inconnus dans ces pays de glaces et de neiges éternelles qui forment les plus beaux glaciers du monde. Le pied des montagnes est recouvert des diverses espèces de baies qui servent de nourriture aux oiseaux de ces steppes, (grive blanche, tiour, etc.) aux ours et aux Lapons mêmes, qui les recueillent à défaut



d'autre nourriture dans les temps de disette.—Les Lapons sont généralement d'une taille au-dessous de la moyenne, minces et très-agiles. Ils ont le teint brun, les cheveux noirs et longs, la bouche large, les yeux enfoncés dans leurs orbites, la figure ronde. Le reflet éclatant de la neige uni à la fumée continuelle dans leurs huttes de terre, cause assez fréquemment des maux d'yeux, et va même jusqu'à les priver de la vue.

Ces peuples supportent avec courage toutes les intempéries des saisons, et se préoccupent à peine de faire sécher leurs habits quand ils sont mouillés. Du reste, les soins du corps ne sont point dans leurs mœurs, et il n'est pas rare de les voir venir à l'église dans un état horrible de malpropreté. Ils reçoivent avec assez de docilité la parole de Dieu, quoiqu'ils soient enclins à la superstition, reste de leur paganisme, qu'ils ont, dit-on, abjuré pour embrasser le Luthérianisme. Il n'y a pas de commerce important parmi eux, et ils se trouvent dans l'impossibilité de contribuer à l'entretien du missionnaire.

Agréez, etc.,

C. DUMAHUT,

Miss. Apost. en Laponie.

## MŒURS CHINOISES AU KIANG-SOU.\*

### AVANT-PROPOS.

Comment écrire quelque chose de nouveau sur la Chine, quelque chose d'intéressant que n'aient pas dit nos prédécesseurs dans l'apostolat? De quoi n'a pas parlé, dans ses ouvrages, notre célèbre P. du Halde†, et qui pourrait dire mieux? Et puis, je ne connais un peu à fond qu'un petit coin d'une seule province dans un si vaste empire.

Le désir d'être agréable à un frère bien-aimé rend ingénieux. Du Halde a tracé de main de maître les grands traits du tableau. Peut-être resterait-il, même après lui, quelques détails de mœurs à recueillir. Je l'ai cru. C'est ainsi que j'ai osé entreprendre d'esquisser un aperçu de l'intérieur de la famille chinoise, telle qu'on la rencontre à Song-kiang, chef-lieu du département de ce nom, dans la province du Kiang-sou. Cette province est une des plus belles du Céleste Empire, elle ne le cède guère en grandeur à la France, et elle l'emporte beaucoup sur elle en population.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un travail très-attractif et que les lecteurs de nos Annales liront avec intérêt, avec bonheur et aussi avec édification. L'auteur de cet écrit, le R. P. Desjacques, a demeuré de longues années au Kiang-sou, y exerçant les travaux de l'apostolat avec un zèle à toute épreuve; sous une forme neuve, vive, saisissante, il a su faire rentrer dans un cadre restreint le résumé de ses longues et nombreuses observations, et donner à son ouvrage tout l'attrait de la nouveauté, malgré tout ce qui a été publié sur le même sujet.

† Le R. P. J.-B. du Halde, né à Paris en 1674, mort en 1743, a publié, entre autres ouvrages, la *Description géographique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*; Paris, 1735; 4 vol. in-folio avec fig. et atlas de d'Anville; et La Haye, 1746; 4 vol. in-4.

Voilà plus de quatorze ans que j'habite à Song-kiang-fou, ma patrie adoptive, et l'exercice du saint ministère me met en rapports habituels et intimes avec les familles chrétiennes. Je crois donc connaître assez bien les mœurs et coutumes des 45,000 âmes qu'il m'a été donné d'évangéliser ici.

Mais la religion, en supprimant tous les usages superstitieux pour y substituer les pratiques du christianisme, modifie singulièrement les mœurs d'un peuple, et la plupart de nos anciens chrétiens ignorent même un grand nombre d'usages familiers aux païens au milieu desquels ils vivent. C'est vrai. Un prêtre indigène, le P. Pierre Yu, a bien voulu venir à mon aide. Sa famille, assez nouvellement convertie, est alliée aux meilleures maisons de la ville. Pour me donner des notions plus sûres, ce bon Père a pris la peine d'interroger des anciens, des lettrés, des tao-zé et des bon-zé. Les tao-zé et les bon-zé sont comme les prêtres et les religieux du pays : les premiers vivent dans le monde ; les autres forment des communautés, ont la tête entièrement rasée, portent un costume particulier et vivent d'aumônes.

Savoir ce qui se pratique est chose assez facile ; mais, lorsqu'on veut savoir la raison ou le sens d'un usage parfois assez bizarre en apparence, c'est plus difficile. Ces braves gens, quand on les interroge, se mettent à rire et vous répondent : — " C'est la coutume des anciens, que voulez-vous de plus ? Nos aïeux en savaient plus que nous ; ils étaient incomparablement plus sages ; il est bien certain qu'ils n'ont pas introduit et pratiqué ces usages de temps immémorial sans de bonnes raisons." Donc, dans l'impossibilité de faire mieux, il faudra se contenter souvent de dire ce qui se fait.

#### INTRODUCTION.

La vie d'ici-bas n'est qu'un passage rapide du berceau à la tombe ; quand on en a considéré l'entrée et la sortie, on peut dire qu'on a vu le principal. C'est précisément en tout ce qui se rattache à l'entrée dans la vie et à la sortie de ce monde, que les mœurs privés des Chinois présentent les

traits les plus caractéristiques. Ce sera sous ces deux titres que nous tâcherons de grouper ce qui nous a le plus frappé dans les coutumes du pays.

Les pratiques religieuses y trouveront naturellement leur place. Nous n'en rechercherons ni l'origine, ni la signification. Les Chinois eux-mêmes n'ont à cet égard aucune idée arrêtée ; ils savent seulement qu'elles leur sont venues des Indes. Les lettrés les proclament hérétiques et superstitieuses, et cependant ils ne sont guère moins empressés que la masse du peuple à y prendre part. Pour ces vaines observances, rien n'arrête, on n'épargne ni argent ni peine ; il n'y a pas de respect humain. Marier son fils et enterrer son père sont, en Chine, les deux grands actes de la vie de famille. C'est la ruine des petites fortunes. Mais les traditions des ancêtres sont sacrées ; négliger les us et coutumes, c'est n'avoir pas de savoir-vivre, c'est se dégrader, c'est être un impie, en un mot, c'est perdre la face ; or, perdre la face, c'est tout perdre, car ici plus qu'ailleurs, on tient beaucoup aux formes extérieures sans se préoccuper de la réalité. Tout le cérémonial chinois, et surtout la manière dont on s'y conforme, sont des preuves palpables et même quelquefois choquantes de cette proposition.

#### PREMIÈRE PARTIE.

### L'ENTRÉE DANS LA VIE.

#### I.—LE NOUVEAU-NÉ.

Le Ciel a fait présent à une heureuse famille d'un beau petit garçon. Pendant trois, quatre ans, ou plus encore, il prendra le sein maternel ; c'est à cette source qu'il puise la force, et l'on prétend que, moins vite il sera sevré, plus sa constitution sera robuste. Les familles aisées entretiennent généralement une nourrice à la maison. Celle-ci devra se séparer de son propre enfant, car on ne connaît pas les frères de lait ; les femmes de ce pays ne sont pas généralement assez vigoureuses pour alimenter convenablement deux nourrissons à la fois.

Tout petit Chinois est un enfant gâté ; chacun le porte dans ses bras, le caresse, le dorlotte. On ne consentira pas même à le laisser dormir seul la nuit dans un berceau ; il doit reposer avec les parents ou avec la nourrice, au risque d'être étouffé pendant le sommeil. Ce n'est pas seulement la mère qui gâte les enfants, le père et le grand-père y ont une part ordinairement plus grande encore. Heureusement que cet état de choses ne dure que jusqu'à l'âge de huit à dix ans. Alors la scène change tout à coup.

## II.—LE PRÉCEPTEUR.

Après les fêtes de la nouvelle année, apparaît un nouveau personnage, calme, grave, sérieux, au langage pédantesque, toujours sur l'étiquette avec les grandes personnes, sévère avec les enfants ; c'est un lettré décoré du bouton, un bachelier qui a pensé au doctorat : c'est le précepteur.

Dans un coin retiré de la maison, on lui a préparé un petit cabinet, à côté d'une salle nue, austère, où il n'y a qu'une simple chaise pour le maître et des banquettes ou tabourets pour les élèves, avec quelques tables grossières. On distingue la table du maître à la redoutable règle plate étalée sur le milieu, cauchemar de la race écolière. Cependant, il faut avouer qu'elle servira plus souvent à frapper sur la table pour avertir, que sur les doigts pour punir. Le seul ornement de la pièce est une image de Confucius, suspendue à la muraille, que les enfants doivent respectueusement saluer en entrant et en sortant\*.

Cet ancien usage n'est pas aujourd'hui très-scrupuleusement observé ; j'ai visité bien des écoles où il n'y avait absolument rien du tout. C'est dans cette triste salle que se fait l'installation.

Le docteur, coiffé du chapeau de cérémonie surmonté du bouton littéraire, siège majestueusement sur sa modeste chaise. Un bout de tapis est déroulé devant lui.

Chacun des élèves vient en grande tenue, conduit par

---

\* Les chrétiens remplacent l'image de Confucius par celle d'un saint ou le plus souvent par un crucifix.

son père, faire une prostration à deux genoux devant le mentor, et s'engager par cette cérémonie à le respecter jusqu'à la fin de ses jours. En même temps, il dépose sur le tapis quelques pièces de monnaie en sus des deux ou trois cents francs dont on est convenu d'avance. Le magister s'incline légèrement en signe d'acceptation, et se redresse gravement pour se renfermer dans sa dignité.

### III. — L'ÉDUCATION.

Une école se compose généralement de cinq à six élèves ; quelquefois il y en aura jusqu'à dix ou douze, si ce sont de petits enfants ; c'est à peu près le maximum que puisse convenablement instruire un seul maître. Les petites filles sont admises à étudier avec leurs frères.

Le professeur s'adresse à chaque élève en particulier ; il chante la leçon, et l'élève debout auprès de lui répète sur le même ton, puis va s'asseoir à sa place et crie à tue-tête toute la journée en se balançant sur lui-même. Il paraît qu'il est indispensable de chanter en lisant, et c'est une espèce de manie chez tous les lettrés de se balancer en chantant. Le soir l'élève revient auprès du maître, lui tourne le dos et récite non-seulement la leçon du matin, mais encore les leçons des jours précédents. Les livres classiques doivent tous être appris par cœur et répétés à satiété, jusqu'à ce qu'on soit capable de les réciter imperturbablement.

On commence par apprendre aussi quelques centaines, et même quelques milliers de caractères isolés. Ils sont écrits sur autant de petits carrés de papier rouge. L'élève doit les conserver précieusement. C'est à peu près aussi intéressant que si on faisait apprendre et réciter à la suite les uns des autres les mots du dictionnaire. Ce n'est qu'après ces arides préliminaires qu'on ouvrira les livres.

De bons élèves peuvent apprendre de dix à vingt lignes par jour, et les meilleurs une quarantaine. Ce long exercice de la mémoire est purement mécanique. Pendant deux ou trois ans on répètera ainsi des sons articulés sans y rien comprendre, et ce ne sera que vers la quatrième année que

le maître commencera à expliquer vaguement quelques-uns des livres les plus faciles. On n'entreprend guère la composition qu'après six ou sept ans d'études; aussi un élève de quinze à seize ans est-il rarement capable d'écrire une simple lettre à un ami. Il n'est pas reçu dans ce pays d'écrire comme on parle. Le langage écrit doit nécessairement être mis sous les yeux pour être compris; la simple audition d'une lecture n'est intelligible qu'avec les commentaires du lecteur. Il n'est pas suffisant de savoir lire pour comprendre ce qui est écrit. Beaucoup de Chinois connaissent un très-grand nombre de lettres et peuvent les lire sans en comprendre la signification. Un certain nombre peuvent lire et comprendre, il n'en est pas beaucoup qui puissent lire, comprendre et écrire. La masse du peuple se livre à l'agriculture, aux métiers et au commerce, et n'a ni les moyens, ni le temps de consacrer plus de sept ou huit ans aux études. C'est le privilège du très-petit nombre de ceux qui suivent la carrière des lettres. La plupart de nos chrétiens sont dans l'impossibilité de se former à la piété par la lecture des ouvrages religieux. La civilité et la littérature, ou plutôt cette partie de la littérature que nous appelons amplification, font tous les frais de l'éducation. On ne s'occupe ni de philosophie, ni de sciences, ni de géographie, ni d'histoire. Cette formation superficielle est peut-être un aussi grand obstacle à la propagation de l'Évangile que l'orgueil et la corruption des mœurs. Les missionnaires ont établi des écoles où les enfants apprennent par cœur les prières et le catéchisme d'après la même méthode; le prêtre ou le catéchiste en explique le sens au temps de la mission annuelle.

#### IV.—LES ENFANTS.

En Chine, tout le monde ou à peu près se marie. On le fait généralement fort jeune. En outre, la polygamie est très-répandue parmi les classes aisées. C'est ce qui explique comment les populations se renouvellent si rapidement après les continuels ravages des guerres et des épidé-

mies. Toutefois, les familles ne sont pas très nombreuses ; celles où l'on compte huit ou dix enfants sont rares. On m'assure, que dans le Nord, il naît plus de garçons que de filles, et que le contraire a lieu dans cette province. Or, avoir beaucoup de filles est regardé comme une calamité : aussi, riches et pauvres ne se font-ils pas scrupule de les étouffer à leur naissance. Le gouverneur de cette province a publié dernièrement un édit contre cette coutume barbare ; mais ce n'est qu'une exhortation paternelle, ce n'est pas une loi sanctionnée par une peine. A l'infanticide il faut ajouter l'immoralité comme cause du nombre limité des enfants qui entourent le foyer domestique.

Chez ce peuple qui rejette la bénédiction d'une nombreuse postérité, c'est un plus grand malheur encore de n'avoir pas d'héritiers. Lorsque la Providence n'en a pas accordé, ou qu'une mort prématurée les a ravis, on y supplée par les adoptions. La coutume veut qu'on choisisse ses enfants adoptifs dans sa parenté, généralement parmi les neveux ou cousins. On peut cependant, avec l'agrément des autres membres de la famille, adopter un Chinois quelconque. C'est ainsi que nous plaçons chez nos chrétiens bon nombre des enfants recueillis par l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Le fils adoptif jouit de tous les privilèges d'un véritable fils. La famille dont il est originaire ne lui est plus rien ; il appartient exclusivement à la famille dans laquelle il est entré.

Il y a une autre espèce d'adoption moins importante que l'adoption proprement dite. Elle donne entrée dans la famille, on s'appelle des doux noms de frère et sœur, oncle et tante, cousin et cousine, tout à fait comme à la mode de Bretagne ; puis on se visite mutuellement, on se fait quelques petits présents, on se rend quelques services, et c'est tout.

#### V.—L'ENTREMETTEUR.

Le petit garçon est entré sous la tutelle du précepteur, l'éducation commence et se poursuit ; il est rare que les parents interviennent. Que l'élève devienne docteur et



mandarin, c'est l'affaire du maître; l'affaire des parents, c'est de trouver une fiancée pour leur fils. Ils n'auront pas l'esprit en repos, le cœur content, avant d'avoir ainsi noué la trame de leur postérité.

Vous riez! chercher une fiancée au petit bambin, c'est vouloir lui faire tourner la tête. Adieu les études! Tranquillisez-vous, on le laissera chanter sa leçon tout à son aise, du matin au soir, et tout se traitera sans lui.

Dans toutes les affaires de mariage, la personne indispensable est l'entremetteur. Il peut tout, ou du moins sans lui on ne peut rien. Il propose, conseille, arrange, avise, conclut, dirige, raccommode, en un mot, c'est par lui que tout se fait avant, pendant et après les noces. Oui, après les noces, s'il arrive que les caractères s'aigrissent, se contrarient, se roidissent, se froissent, se heurtent, se déchirent, c'est à l'entremetteur qu'on aura recours pour tout apaiser. Le mandarin lui-même, si la cause lui est déférée, et malheureusement le cas n'est pas chimérique, en référera à l'entremetteur. Bien plus, après que la mort aura tranché le nœud qui unissait les deux époux, c'est encore à l'entremetteur que la veuve désolée s'adressera pour revendiquer ses droits.

On comprend l'importance d'un tel personnage, avocat et juge dans un genre de causes des plus difficiles à débrouiller. Cependant le gouvernement ne l'a pas encore obligé à la patente. Il est vrai qu'au Céleste-Empire les professions sont libres; chacun, selon sa vocation ou son caprice, peut se donner pour avocat ou médecin, apothicaire ou devin, et courir à ses risques et périls la chance de réussir. D'ailleurs être entremetteur de mariage, ce n'est pas exercer une profession, c'est à l'occasion rendre un service à un parent, à un ami et un peu à soi-même, car les émoluments sont quelquefois assez considérables pour n'être pas entièrement à dédaigner. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'être doué des qualités nécessaires pour jouer un rôle si compliqué; il faut pour bien s'en tirer être passablement diplomate.

## VI.—LA DEMANDE.

L'entremetteur donc, soit de lui-même, soit à la sollicitation de la mère du petit garçon, fait les premières avances auprès de la famille où l'on croit avoir découvert une petite fille qui peut-être pourrait convenir. S'il réussit, c'est une affaire d'or. Il faut voir comment il sait plaider les deux causes ! Il débitera deux romans dont les héros sont des merveilles de beauté et de génie, surtout pas le moindre petit défaut, la moindre imperfection. Il n'est guère probable que jamais si beau parti ne se présentera à l'avenir ; c'est une de ces occasions qu'on ne rencontre qu'une fois dans la vie ; il importe au bonheur de la famille tout entière de ne pas la laisser échapper.

On croit sans peine ce qu'on désire beaucoup. Les mères surtout se laissent aisément prendre aux belles paroles de l'entremetteur. Elles sont impatientes de voir l'affaire conclue au plus vite, et vont même quelquefois jusqu'à se fâcher de ce que tout le monde ne partage pas leur empressement. L'expérience de leurs propres malheurs ne les rend pas plus sages.

Le père reçoit généralement avec une politesse pleine de réserve l'entremetteur qui se présente pour la première fois. C'est qu'on veut se ménager le temps de prendre des informations par ailleurs. On choisit à cette fin un entremetteur en second ; quelquefois les parents du petit écolier en font autant de leur côté, en sorte que le plus souvent il y a deux ou trois entremetteurs.

## VII.—L'HOROSCOPE.

Les propositions semblent-elles pouvoir être acceptées, le chef de famille fait écrire sur papier rouge l'horoscope de la petite fille. Ce sont toujours huit caractères : deux indiquent l'année, deux le mois, deux le jour et deux l'heure de la naissance ; c'est ce qu'on appelle vulgairement les huit lettres.

L'entremetteur s'empresse de porter cet horoscope aux parents du petit garçon qui de leur côté font écrire celui de

leur enfant. Aussitôt le maître de l'art est appelé pour comparer les horoscopes des deux parties. Vient-il à déclarer qu'ils ne concordent pas, c'est une affaire manquée ; rien ne pourra jamais persuader à un païen de contracter une alliance en dépit du destin.

On rencontre des personnes, d'ailleurs très-recommandables, qui, pour la seule raison de leur mauvaise étoile, ont dû renoncer à trouver un parti. Mais le hasard ou le caprice du diseur de bonne aventure veut que les horoscopes concordent entre eux ; dans ce cas l'entremetteur est invité à traiter l'affaire.

Il va sans dire que les chrétiens se dispensent du recours au devin. Ils se contentent d'envoyer ou d'accepter les huit lettres, sans se préoccuper de leur concordance ou de leur discordance, sans s'inquiéter s'ils sont nés sous une bonne ou sous une mauvaise étoile. Cette première communication de l'horoscopé s'appelle le petit horoscope, elle n'engage encore aucunement les deux parties ; plus tard on enverra le grand horoscope et ce sera proprement le titre du contrat.

#### VIII.—LE CONTRAT.

Désormais, en terme de politesse, la famille du petit garçon prendra le nom de *famille du Ciel*, > celle de la petite fille sera la *famille de la terre*.

Ici commence la question d'argent. Le chinois est marchand par excellence. Chez lui tout est calculé, réglé, porté en compte. Aussi, dans les grandes circonstances des mariages et des enterrements, chacun des invités doit-il apporter son petit présent. D'ordinaire il se fait en nature. Le nom du donateur et son offrande sont inscrits sur un registre qui sera précieusement conservé dans les archives de la famille. On comprend que cette coutume oblige les personnes qui se respectent à ne pas faire des présents par trop insignifiants. C'est affaire de face, de nom, d'honneur.

La famille du Ciel doit donc déterminer, le plus souvent par écrit, les présents qu'elle aura à faire successivement à divers titres ; par exemple, pour les arrhes, pour le grand

horoscope, pour les habits, pour les bijoux. Il faut entrer dans le plus grand détail, énumérer tout ce qui sert à la parure, à la vanité des femmes, toutes choses dont je ne sais pas même les noms français. On devra convenir aussi des sommes à payer pour le parrain, pour les menues dépenses de la fiancée, pour l'entremetteur, pour les employés de la maison, pour les musiciens, les artificiers, etc. On précisera quels seront les présents de saison à l'occasion des fiançailles, de la détermination du jour des noces, etc. On notera surtout le nombre de pièces de soie de diverses couleurs ; le blanc est absolument exclu, parce que c'est la couleur du deuil.

Il est à remarquer que tout doit être en nombre pair, les présents, les lignes d'écriture et jusqu'au nombre de lettres ; on n'admettra pas non plus d'habits sans doublure. Cette note si difficile à rédiger est présentée par l'entremetteur à la famille de la Terre, qui souvent la jugera insuffisante et se permettra de la refuser. Le pauvre entremetteur devra faire la navette entre le Ciel et la Terre, jusqu'à ce que l'on tombe d'accord, ce qui peut traîner en longueur pendant plusieurs mois. Enfin la note est acceptée. Le chef de la famille du Ciel remet à l'entremetteur un écrit, toujours sur papier rouge, pour demander formellement la promesse du futur mariage. En même temps, on présentera, en guise d'arrhes, une somme d'argent avec des bijoux pour la petite fille, des fruits, des sucreries, mais indispensablement du thé à distribuer aux parents et amis, pour publier ainsi les nouvelles fiançailles. Cette distribution de thé est considérée comme si importante, que dire d'une jeune fille qu'elle a bu le thé signifie tout simplement qu'elle est fiancée. On a coutume d'ajouter à ces présents une petite somme d'argent pour acheter de la soie rouge à l'usage de la fiancée.

Cette fois l'entremetteur se fait annoncer quelques jours d'avance, les parents et les amis sont invités, il y a grande réjouissance, grand festin. Peu de jours après, la famille de la Terre devra envoyer en retour, toujours par l'entremetteur, d'abord le grand horoscope écrit en lettres d'or ou d'argent : c'est le document qui engage. Puis on présen-

tera des broderies, des boîtes de fleurs artificielles, des bonbons, des fruits, du thé et des emblèmes en papier ou en soie, tels que lampes, corbeilles, etc. On y joindra une petite somme d'argent pour acheter de la soie verte à l'usage du fiancé. L'entremetteur se fait pareillement annoncer; les parents et les amis sont invités, il y a grande réjouissance, grand festin.

C'est ainsi que les fiançailles sont préparées, combinées et conclues, sans que les intéressés aient eu le moins du monde à s'en occuper. Le plus souvent ils ne se sont jamais vus.

#### IX.—LES REGRETS.

On rapporte que saint François de Sales prétendait que, si pour l'état de mariage on exigeait avant de s'engager définitivement un noviciat comme on le fait pour la profession religieuse, il y aurait, sans aucun doute, fort peu de profès. Il ne faut donc pas s'étonner si les fiançailles contractées dans l'enfance deviennent souvent une source de regrets amers. Les beaux rêves se sont évaporés petit à petit, à mesure que la réalité des choses a percé et a fini par se montrer au grand jour. De plus, il s'opère bien des changements inattendus dans les fortunes et dans les personnes; les uns parviennent et s'enrichissent, les autres tombent dans la disgrâce et se ruinent. Il est des fleurs qui se flétrissent avant leur entier épanouissement. L'ivraie étouffe le bon grain. L'ange se pervertit et se transforme en démon. Enfin les mauvaises langues, qui sèment la médisance toujours fortement épicée de calomnie, enveniment souvent le mal au point de le rendre incurable. Ah! s'il y avait moyen de revenir sur les engagements contractés! Mais il est plus difficile et non moins coûteux d'obtenir ici la rupture des fiançailles que le divorce en Angleterre. Si c'est la famille de la Terre qui refuse de remplir les conditions du contrat, on ira jusqu'à marier la jeune fille de vive force. Ce cas est si grave que la direction donnée aux missionnaires est de refuser le baptême aux jeunes personnes déjà fiancées, mais non encore mariées à des païens.

Nos séminaristes eux-mêmes ont quelquefois toutes les peines du monde à se délier des fiançailles que le zèle indiscret des parents leur ont imposées dans leur enfance, et il existe des cas où la famille a dû se charger de pourvoir à l'entretien de la fiancée. Pour obvier, autant que possible, à ces graves inconvénients, le pape apostolique du Kiang-nan a déclaré invalides les fiançailles contractées entre chrétiens avant l'âge de dix ans. Les païens vont jusqu'à engager leurs enfants conditionnellement, avant même qu'ils aient vu le jour.

Cette grande difficulté qu'on rencontre à rompre les fiançailles est cause que beaucoup de mariages sont contractés tout à fait à contre-cœur. De là, grand nombre de ménages malheureux. Hélas ! les maris vont chercher une diversion à leurs chagrins domestiques dans les maisons de jeu, d'opium, etc. ; le désespoir conduit souvent les femmes à se noyer ou à se pendre.

#### X.—MAISONS CHINOISES.

Pour comprendre les diverses cérémonies dont nous avons à parler, il ne sera pas inutile de donner une idée générale de la distribution des grandes maisons de ce pays. Les chinois n'ont qu'un seul et même plan pour leurs pagodes, leurs palais, leurs tribunaux et leurs grandes maisons d'habitation. L'esprit inventif ou le génie des architectes ne trouverait guère à s'exercer en Chine ; aussi la noble profession d'architecte y est-elle inconnue. Il n'y a que des maîtres charpentiers et des maîtres maçons. La charpente est la partie principale de la construction ; elle s'élève de la base jusqu'au faite ; la maçonnerie est un accessoire. La plupart des murs n'ont que quatre ou cinq pouces d'épaisseur. Ceux qui sont tournés vers le nord ou qui se trouvent aux extrémités sont une ou deux fois plus épais, sans être pour cela plus substantiels. Ces murs sont faits de briques creusées et placées sur champ.

Les grandes maisons chinoises se composent ordinairement de trois, quatre ou cinq corps de bâtiments, s'étendant

de l'est à l'ouest, sur une longueur de 60 à 80 pieds et une profondeur de 30 à 40. Ces corps de bâtiments regardent le midi et comprennent chacun, au centre, une grande salle qui sert d'entrée dans les occasions solennelles, et de salon, salle d'audience, etc., pour les grandes réceptions. Il y a en outre, de chaque côté, deux appartements plus étroits, mais de la même profondeur, qui servent de salle d'attente, de comptoir, de cabinet, de boudoir. Chaque corps est séparé de l'autre par une cour pavée, et ils sont tous reliés entre eux par des constructions latérales qui forment proprement l'habitation. Celle des femmes est tout à fait à l'extrémité nord, et, comme on entre toujours par le midi, il faut traverser toute la maison pour y arriver. Le tout est environné d'un mur élevé. On s'inquiète généralement fort peu des avantages de l'air et de la lumière. Les Européens trouvent ces maisons d'une humidité et d'une obscurité aussi tristes que malsaines.

Les chambres habitées sont encombrées de caisses, d'habits et de meubles entassés, tandis que les grands appartements sont presque entièrement vides. Chacun veut avoir sous la main toutes ses richesses, et semble se complaire à s'y ensevelir pour dormir. Une autre bonne raison de cette coutume, c'est que les grands appartements sont ouverts au public pendant le jour, et que les voleurs sont fort habiles à s'y introduire la nuit en perçant le mur. L'effraction n'est pas dans ce pays une circonstance aggravante du vol. Au lieu d'ouvrir une fenêtre ou une porte, les communistes de ces contrées trouvent plus à propos, sans doute plus commode et moins exposé au bruit révélateur, de déplacer les briques pour se faire un passage. On m'assure que les habiles peuvent reconnaître à la forme du trou si c'est un voleur de profession ou un apprenti qui l'a fait. Si, après la visite de ces industriels, on a immédiatement recours au chef reconnu des voleurs de la localité, on peut presque toujours recouvrer les objets moyennant rétribution.

Maintenant, revenons à la célébration du mariage.

#### XI.—PRÉSENTS DU CIEL.—PRÉSENTS DE LA TERRE.

Les fiancés ont grandi en taille, en science, en vertu ou

en vices : ils ont compté dix-huit ou vingt printemps ; il convient de procéder au mariage. Il en est qui se marient à quinze ou seize ans.

Six mois au moins à l'avance, la famille du Ciel fait présenter une carte annonçant le jour où elle se propose de porter les présents. Il est de bon ton de la renvoyer deux ou trois fois, pour montrer combien la fiancée est chère à la famille et combien on éprouve de peine à se séparer d'elle ; on voudrait encore jouir de sa présence, et le plus longtemps possible. Mais enfin, il faut bien se rendre aux instances réitérées ; la carte est acceptée, et, au jour fixé, les présents sont apportés.

On commence par les étaler sur huit, douze ou seize plateaux vernis, couverts de soie rouge, bordés de soie verte avec glands et flocons verts et rouges aux quatre angles. Ces plateaux sont suspendus au cou d'autant de valets par une bande de soie verte. On ajoute ordinairement pour les habits deux bahuts que transportent deux vigoureux porteurs. Tous sont en grande tenue. L'entremetteur, en palanquin ou à cheval, marche le premier ; suit un valet de pied chargé des cartes qu'il tient ostensiblement à la main, dans un grand portefeuille de luxe. A une petite distance viennent les tam-tam, la musique, les valets, les bahuts, une grande civière rouge ornée de festons, chargée de viande et de fruits. Enfin, une gouvernante, en chaise à porteurs, suivie de sa servante, ferme la marche. On choisit de préférence les voies les plus fréquentées, et sur toute la route on fait grand tapage.

Chez la famille de la Terre, les décorateurs ont préalablement disposé la salle de réception. Ils l'ont tendue et ornée de festons et de lanternes. C'est le privilège du chef des mendiants de placer et de garder la tenture rouge qui décore la porte extérieure. Il est bien payé, bien nourri, mais aucun autre mendiant n'osera approcher et troubler la fête ; ce qui s'observe dans toutes les circonstances solennelles. Les présents sont reçus en grande pompe avec musique et explosion de pétards ; on les étale dans la grande salle, et parents et amis sont invités à un festin pour les voir.



Ce sont des pièces de soie, des fruits, du gibier, du vermicelle, de la volaille, des gâteaux, des sucreries, du thé, toutes choses utiles. Les bijoux et les habits sont exclusivement pour l'usage de la fiancée. Si quelques-uns des présents ne répondent pas tout à fait à l'attente, il est permis de les renvoyer pour les faire remplacer avantageusement ; mais on a généralement soin de parer à cet inconvénient en les faisant secrètement approuver d'avance.

En retour, la famille de la Terre doit envoyer des présents avec le même cérémonial ; ils seront de moindre valeur, mais plus symboliques. Ce sont des bottes en satin et un chapeau de cérémonie, pour le chef de la famille ; de petits souliers brodés et des guêtres pareillement brodées, pour la mère ; des bottes, un chapeau et des étoffes de soie, pour un habit à l'adresse de l'époux. Une galanterie fort goûtée est d'ajouter sur le même plateau une paire de petits souliers pour la fiancée ; c'est qu'ici l'élégance du beau sexe est basée sur la petitesse des pieds, d'où il arrive que regarder avec curiosité les pieds d'une femme est une grave immodestie. Pour l'entremetteur, on renvoie, dans les présents du Ciel, l'argent qui lui était destiné, en y ajoutant pardessus à découvert une somme égale à la moitié. Viennent ensuite les emblèmes : deux vases à fleur en porcelaine, dans lesquels on a planté un jeune pin et un jeune cèdre ; un dragon, emblème de l'époux, et un aigle emblème de l'épouse ; une paire de canards sauvages empanachés ; plusieurs petites boîtes renfermant chacune un garçon et une fille en miniature ; des oignons de fleurs de lis liés deux à deux dans du papier rouge, etc. L'argent destiné aux valets porteurs de présents est aussi étalé sur un plateau. Viennent, en dernier lieu, les choses les plus précieuses : deux boîtes rondes, couvertes et scellées, renfermant enveloppés dans de la soie retenue par de riches épingles, l'un, le contrat de fiançailles, l'autre l'horoscope en lettres d'or ou d'argent cousues sur du satin rouge. Il est assez d'usage d'y joindre quelques lingots d'argent.

(A continuer.)